Isotopie et réglage du sens

Paul Siblot

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3453>

DOI : [10.4000/praxematique.3453](https://doi.org/10.4000/praxematique.3453)

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1989

Pagination : 91-109

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Paul Siblot, « Isotopie et réglage du sens », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 12 | 1989, document 6, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3453> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.3453>

Paul SIBLOT
Université Paul Valéry, Montpellier III
Groupe de Recherche en Linguistique Praxématique

ISOTOPIE ET REGLAGE DU SENS

On ne lit que sa lecture

Edmond Jabès

0.1. Nous nous proposons de revenir ici sur une notion dont la présentation par A.J. Greimas (1966) avait entraîné de multiples et prolixes réactions. L'intérêt de la discussion était à la mesure des enjeux. Tout comme l'analyse distributionnelle de Z.S. Harris au même moment le tentait dans une perspective syntaxique, une analyse sémantique délibérément et strictement structurale s'efforçait, avec la notion d'isotopie, de dépasser les bornes phrastiques dans lesquelles avait jusqu'alors été enclose la réflexion linguistique. Abordant le texte, elle affrontait le problème de la variabilité du sens dans la manifestation discursive.

Aujourd'hui, les débats sur l'isotopie paraissent dépassés pour des raisons diverses et apparemment contradictoires. Alors que l'étude des isotopies avait privilégié le texte écrit et littéraire particulièrement, la recherche linguistique actuelle s'est largement détournée de ces objets au bénéfice de l'analyse conversationnelle des discours oraux.

D'autre part, la problématique structuraliste est maintenant aussi fermement décriée qu'elle était auparavant célébrée, au point que l'important développement théorique consacré par F. Rastier (1987) à la notion d'isotopie fait figure d'exception. Mais à l'inverse, le terme apparaît de façon courante, avec la force d'une évidence qui n'appelle ni définition ni commentaire, dans de nombreuses analyses littéraires. Ses acceptions recourent alors des notions depuis

longtemps établies par la critique. Parler des isotopies d'un texte y renvient le plus souvent à relever la pluralité des lectures possibles ou, plus largement encore, à parler des "sujets" et des "thèmes" d'une partie ou de l'ensemble du texte. On reconnaît là le cours ordinaire d'une banalisation qui, déplaçant le concept hors de son cadre théorique d'origine, le verse à un usage plus laxiste où s'érode et se dilue la scientificité en vue de laquelle il avait initialement été élaboré.

La simple consultation des dictionnaires nous livre une confirmation immédiate de cette évolution. Alors que ceux de langue récemment parus (1) enregistrent isotopie dans le lexique du Français contemporain, aucun des dictionnaires de linguistique (2) ne le retient à l'exception de celui de A.J. Greimas et J. Courtès (1979 et 1986). Le constat paraît donc bien établi d'un terme du métalangage linguistique qui, à défaut d'une légitimité scientifique reconnue, bénéficie d'une diffusion consécutive à sa vulgarisation. Mais cette remarque, presque un truisme, ne livre cependant qu'un aspect du phénomène.

En effet, si l'usage s'en est ainsi répandu, c'est que le terme offre l'opportunité de désigner un fonctionnement textuel dont tout lecteur fait couramment l'expérience. En même temps qu'il se donne à lire comme un ensemble sensé, cohérent, un texte s'avère lisible selon des strates diverses qui révèlent sa cohérence comme multiple elle-même. Ce dont précisément la notion d'isotopie tente de rendre compte. Aussi dans l'emploi spontané d'isotopie tel qu'on le rencontre dans les analyses littéraires semble se jouer ce qu'Althusser a appelé un "effet de reconnaissance-méconnaissance". Le terme désignerait un phénomène réel, repèrerait bien un fonctionnement discursif, sans toutefois parvenir à en délivrer la connaissance. Ce qui, au plan épistémologique, revient à mettre en cause sa scientificité et à contester la problématique théorique au sein de laquelle le concept est formé.

Sans nous prononcer pour l'instant sur ce point, nous devons relever la prudence du promoteur de l'isotopie lui-même quant au statut à lui accorder. Et il est difficile de ne pas y voir l'indice de difficultés théoriques si l'on se rappelle le rôle capital initialement dévolu au concept d'isotopie. Celui-ci, écrivait F. Rastier, "paraît propre à la constitution du discours en objet scientifique" (1972, p. 80). Or A.J. Greimas présente l'isotopie comme un "concept opératoire" (1979, p. 197), autrement dit comme "insuffisamment défini et pas encore intégré dans le corps des concepts et/ou dans l'ensemble des règles, (mais qui) permet néanmoins d'exercer un faire scientifique apparemment efficace" (id. p. 262). Nous ne nous

arrêterons pas aux problèmes que pose l'affirmation d'un "faire scientifique" au moyen d'un concept dont l'élaboration est tenue pour insuffisante ; mais nous constaterons que les imprécisions définitoires initiales, les remaniements ultérieurs et les extensions successives, ou au contraire les tentatives de plus strictes déterminations confirment une caractérisation approximative. Ce qui nous impose de préciser la définition dont nous partirons. Avant de le faire, nous retiendrons de ces remarques préliminaires quelques délimitations pratiques de notre étude.

0.2. a) La notion d'isotopie qui retiendra notre attention n'est pas la simple désignation d'un effet de lecture plus ou moins connotée de technicité linguistique. Nous ne nous intéresserons à ce concept qu'en tant qu'il participe d'une conceptualisation sémantique visant la compréhension des processus de production et de désambiguïsation du sens en discours.

b) Il nous faut à cette première restriction en ajouter une seconde. Après avoir été pensée au seul plan du contenu, la notion d'isotopie a ensuite été étendue au plan de l'expression également (Rastier, 1972). Il en est résulté une compréhension élargie dont la définition suivante fournit un exemple représentatif :

"Isotopie : "Séquence isotope" : toute séquence discursive pourvue d'une certaine cohérence syntagmatique grâce à la récurrence d'unités d'expression et/ou de contenu ; "isotopie" : principe de cohérence de la séquence (sémantique, phonétique, prosodique, stylistique, énonciatif, rhétorique, présuppositionnel, syntaxique) ; souvent, "isotopie" = isotopie sémantique". (Kerbrat-Orecchioni, 1977, p. 249).

Précisons que nous nous bornerons ici à l'examen de l'isotopie sémantique signalée d'ailleurs comme l'acception la plus fréquente.

c) Troisième limitation de notre réflexion, nous nous en tiendrons à la conceptualisation de l'isotopie telle qu'elle a été avancée par A.J. Greimas et reprise par les sémioticiens qui ont constitué le champ de réflexion appelé, un temps du moins, l'Ecole de Paris. Ce qui revient à dire que nous n'aborderons pas ici les aménagements notables que F. Rastier (1987) a par la suite apportés à la notion. Et cela pour deux raisons ; l'une tient à l'importance des déplacements opérés et à la précision des propositions qui appelleraient des développements que nous ne pouvons envisager dans le cadre de cet article. L'autre résulte de ce

que cette démarche nous paraît être demeurée marginale en regard du courant majoritaire de la sémiotique greimassienne.

1 - PROBLEMATIQUE ET DEFINITION : UNE DEFINITION PROBLEMATIQUE

1.1 - Quelque temps après les premières applications du concept en analyse textuelle, M. Arrivé notait dans sa recherche d'une théorie des textes poly-isotopiques (1973) l'existence de deux définitions chez A.J. Greimas (1966 et 1970) et d'une troisième chez F. Rastier (1972). Un peu plus tard, C. Kerbrat-Orecchioni relevait qu'en dépit de son jeune âge le concept se montrait d'une grande "lubricité" (1976). Plutôt que de chercher à savoir si l'on peut tenir pour péchés véniels ces errements de jeunesse, il nous a paru plus pertinent de repérer la compréhension du concept retenue par les linguistes et les sémioticiens qui en reconnaissaient ainsi l'"opérativité". Parmi les nombreuses reprises, nous avons retenu 4 définitions qui, avec celle déjà mentionnée de C. Kerbrat-Orecchioni, nous semblent former un corpus représentatif :

"La notion d'isotopie implique la règle que chaque message cherche à être saisi comme un tout de signification" (1975, p. 183)

"L'isotopie / ... / c'est à dire dans le langage de Greimas l'homogénéité sémantique d'un énoncé ou d'une partie d'énoncé", P. Ricoeur (id., p. 232).

"L'isotopie du discours (Greimas) c'est à dire "l'homogénéité sémantique d'une séquence de discours", P. Charaudeau (1978, p. 25).

(Nous pouvons supposer que) "isotopie recouvre divers phénomènes sémiotiques génériquement définissables comme cohérence d'un parcours de lecture, aux différents niveaux textuels", U. Eco, (1979, p. 117).

"Avoir du sens pour un texte, c'est avoir une cohérence ou plusieurs. Cette cohérence, qu'elle soit vraisemblance banale ou une construction de l'analyste pose le problème de l'"homogénéité sémantique" (Le Guern) c'est-à-dire de l'isotopie", P. Lerat (1983, p. 106).

De cette recension indicative se dégage une définition commune selon laquelle l'isotopie est ce qui confère à un texte sa cohérence appelée aussi homogénéité sémantique, ou bien ce qui permet à un texte - cela n'est pas la même chose - d'être lu comme homogène et cohérent. De cette définition commune que confirme le dictionnaire de sémiotique ("qui assure au discours-

énoncé son homogénéité", Greimas, Courtès, 1979, p. 197), découlent deux questions :

- Qu'appelle-t-on cohérence ou homogénéité sémantique d'un texte ?
- En quoi consiste cette cohérence/homogénéité ?

1.2 - Pour essayer de répondre à ces interrogations, il nous faut d'abord préciser le concept d'homogénéité sur lequel repose la définition de l'isotopie. Le terme actualise chez Greimas plusieurs productions de sens. Dans la langue, l'expression la plus normée est celle que déjà l'étymologie signale : "en parlant d'un tout, est homogène ce dont les éléments, les parties sont de même nature" ou "en parlant des parties qui composent un tout, qui est de même nature" (Le Robert, 1977). Mais dans *Sémantique Structurale*, l'usage le plus fréquent semble-t-il, renvoie à une autre acception courante. A titre d'illustration, voici prises dans le commentaire d'un récit sur lequel nous reviendrons quelques actualisations du terme ou de son antonyme :

"L'hétérogénéité du discours / .../ le discours comporte, dès qu'on essaie de le comprendre, des éléments apparemment contradictoires.

Un bref récit, établissant un plan de signification homogène, une première isotopie.

Le plaisir "spirituel" réside dans la découverte de deux isotopies différentes à l'intérieur d'un récit supposé homogène.

Ces tranches du discours sont considérées, du point de vue de leur contenu, comme représentatives de mentalités hétérogènes" (Greimas, 1966, p. 68-70).

Le sens actualisé est ici celui que le lexicographe recense lorsqu'il constate que "selon la langue est cohérent ce qui présente de l'homogénéité" et qu'à l'inverse est tenu pour incohérent ce "qui est insensé, qui manque de suite et d'unité" (Le Robert, 1977). Se joue alors une confusion qui tient à ce que d'une part l'"homogénéité" désigne une perception immédiate, une saisie empirique de la cohérence d'un texte et inversement, pour l'"hétérogénéité", son incohérence. Mais le terme est d'autre part appelé à délivrer une connaissance du phénomène perçu puisqu'il est définitoire d'isotopie, convoqué à titre explicatif. La réflexion se trouve dès lors prise au piège d'une circularité qui, partant de la cohérence du texte, pose que celle-ci tient à l'homogénéité sémantique assurée par l'isotopie et

définit cette isotopie elle-même par l'homogénéité conférée. C'est cette specularité dont nous voudrions dégager la raison.

1.3. Dans le dictionnaire de sémiotique, deux phrases définitoires de l'isotopie renvoient à l'homogénéité :

"De caractère opératoire, le concept d'isotopie a désigné d'abord l'itérativité *, le long d'une chaîne syntagmatique *, de classèmes * qui assurent au discours-énoncé son homogénéité" (p. 197).

"Du point de vue de l'énonciataire *, l'isotopie constitue une grille de lecture * qui rend homogène la surface du texte, puisqu'elle permet de lever les ambiguïtés" (p. 199).

On s'étonne qu'un astérisque ne renvoie pas explicitement ces références à l'homogénéité au corps de définitions théorique. Nous ne pouvons pas en tout cas ne pas citer dans son intégralité la définition d'homogénéité que donne le dictionnaire :

"1. Un ensemble * est dit homogène si tous ses éléments * constituants ont en commun les mêmes propriétés. A la différence du concept d'isotopie *, réservé à l'analyse interne du discours, celui d'homogénéité, beaucoup plus large et relativement imprécis (reconnu non définissable par L. Hjelmslev), s'applique essentiellement à la constitution des corpus *, faisant jouer, entre autres, des conditions extra-linguistiques.

2. Dans un sens plus restreint, l'homogénéité pourra être fondée sur un choix d'éléments de même niveau *, d'unités de mêmes dimensions, de relations de même type (Hjelmslev). Dans cette perspective, elle est à rapprocher de la pertinence * : toutefois, alors que celle-ci relève du point de vue de l'analyste (ou de son opération), celle-là concernerait plutôt la nature "immanente" du matériau estimé" (p. 174).

Cette notion sur laquelle s'appuie celle d'isotopie est, on le voit, le lieu d'une difficulté. De la première définition, l'isotopie est expressément écartée au chef qu'elle ne concerne que "l'analyse interne du discours", alors que l'homogénéité, par ailleurs signalée comme "imprécise" ou "indéfinissable", implique la prise en considération de "conditions extra-linguistiques". Reste donc la seconde définition dans laquelle, une fois écartée l'incidence du "point de vue de l'analyste" sur la détermination de l'homogénéité, cette dernière est tenue pour relever d'une "nature immanente du matériau estimé" ; ici du discours. Nous touchons à ce qui nous paraît constituer une des caractérisations les plus fondamentales de l'isotopie. Ainsi que le souligne P. Ricoeur, parler d'isotopie a

pour inférence de tenir le texte, ou sa lecture car l'ambivalence perdure, comme un "tout de signification", notion que A.J. Greimas introduit de la façon suivante :

"Nous aurons à montrer que (cette) conception des classèmes, caractérisés par leur itérativité, peut avoir une valeur explicative certaine, ne serait-ce qu'en faisant mieux comprendre le concept, encore très vague et pourtant nécessaire, de totalité de signification, postulé à un message ou à une lexie au sens hjelmslévien. / ... / Bien plus : en dépassant le cadre étroit du message, nous essaierons de montrer, grâce à ce concept d'isotopie, comment les textes entiers se trouvent situés à des niveaux sémantiques homogènes, comment le signifié global d'un ensemble signifiant, au lieu (comme le propose Hjelmslev) d'être postulé a priori, peut être interprété comme une réalité structurelle de la manifestation linguistique" (1966, p. 53).

Ce "tout de signification", également appelé "unité du message" (Greimas, 1966, p. 69 et 70) ou "signifié global" n'est en fait qu'une reformulation de la cohérence du texte. Mais l'intérêt de la citation est d'explicitier la cohérence de la démarche analytique elle-même, que nous pouvons ainsi récapituler :

- a) "Indiscutablement saisi comme un tout de signification" (Greimas, 1966, p. 68), un texte constitue une unité.
- b) Cette cohérence lui est donnée par l'isotopie qui lui confère une homogénéité sémantique.
- c) L'homogénéité est immanente au discours.
- d) Confirmation en est fournie par l'analyse du fonctionnement de l'isotopie qui montre que, loin d'être un postulat, le tout de signification est une réalité structurelle du discours.

Là où n'était au départ qu'une évidence empirique, se révèle une "réalité" qui conforte la justesse du principe d'immanence, fondement du structuralisme. Nous voudrions montrer qu'en cela réside le piège spéculaire. Nous le ferons en repérant d'abord rapidement comment le processus opère dès l'approche par la sémantique structurale de la mise en discours des lexèmes. Nous ferons ensuite mention d'une critique pragmatique recoupant notre propos. Et nous reprendrons dans un dernier temps l'analyse textuelle du récit témoin du fonctionnement des isotopies.

2 - OU DONNER DE LA TETE ?

2.2. Les premières analyses de la "manifestation de la signification" dans *Sémantique Structurale* portent sur le passage de la langue au discours qui fait du

lexème un sémème. Ces travaux s'inscrivent dans le cadre épistémologique défini par le premier chapitre de l'ouvrage, les conditions d'une sémantique scientifique. Le but de celle-ci, "la description d'une langue naturelle quelconque comme ensemble signifiant" (p. 13), n'est accessible que si la recherche reste "enfermée dans le cadre linguistique" (id.). Les conditions de la scientificité sont précisées en ces termes : "la reconnaissance de la clôture de l'univers sémantique implique le rejet des conceptions linguistiques qui définissent la signification comme la relation entre les signes et les choses, et notamment d'accepter la dimension supplémentaire du référent" (id.). Cette règle fondatrice sera maintenue avec constance, et érigée en principe :

"L'autonomie de la linguistique - justifiable par la spécificité de son objet, affirmée avec insistance par Saussure - a été reprise par Hjelmslev sous la forme du principe d'immanence : l'objet de la linguistique étant la forme * (ou la langue au sens saussurien), tout recours aux faits extralinguistiques doit être exclu, parce que préjudiciable à l'homogénéité de la description *" (Greimas, Courtes, 1979, p. 181).

En dépit de sa formulation catégorique, ce principe n'en comporte pas moins cependant une indétermination. Le même corps de définitions théorique signale en effet que le concept d'homogénéité s'avère imprécis ou même indéfinissable parce qu'il fait jouer des conditions extra-linguistiques. Reste que l'extra-linguistique constitue l'interdit fondamental de la sémantique structurale, un tabou en fait continûment transgressé.

2.2. La réflexion sur la signification manifestée porte sur des syntagmes, qui ne relèvent pas encore pleinement du discours puisqu'ils ne sont pas actualisés dans des séquences textuelles, mais qui témoignent d'une variabilité du sens interne au lexème dont toutes les potentialités signifiantes s'avèrent n'être pas systématiquement mobilisées. Au terme de l'analyse, aura été mise en évidence l'existence d'une "figure nucléaire", d'un "noyau sémique", sorte de dénominateur commun constituant la permanence des occurrences de *tête* étudiées. Mais sur quoi repose le repérage des sèmes ? Il est fait en ces termes :

"Le premier trait commun est, on le voit, la présence dans toutes les occurrences, du sème extrémité" (p. 46).

Or, comment peut-on le "voir" sans se reporter mentalement au référent désigné ? Comment peut-on, sans cela, poser dans *tête d'un arbre* les sèmes /

extrimité / + / supériorité / + / verticalité /, ou bien / extrimité / + antériorité / + / horizontalité / + / continuité / dans *tête de canal* ? N'est-ce pas un "réalisme" condamnable de reconnaître / verticalité / ou / horizontalité / dans le sémème à partir du savoir expérientiel que nous avons d'un arbre ou d'un canal ?

Prenons une occurrence phrastique plus précise, par exemple l'énoncé : "*On pouvait en tête du cortège reconnaître les représentants nationaux de la confédération syndicale*". Elle ne me semble pas corroborer l'affirmation par l'analyse greimassienne du sème / discontinuité / ; mais je ne peux formuler une telle constestation qu'en vertu d'une représentation des manifestations syndicales retenue de la réalité ou de ses images filmiques et photographiques, en vertu de la mémorisation d'un extra-linguistique qui informe la production de sens que j'actualise par *tête de cortège*. Il faudrait bien sûr vérifier par l'interrogation du "sentiment linguistique" des locuteurs et plus sûrement par l'observation de l'usage que ce n'est pas là une caractéristique idiolectale. Mais l'analyse, comme l'emploi, ne pourrait éviter le report au référent. Sous les espèces de l'évidence ("on le voit") le sémanticien structuraliste y recourt également, sans cesse et sans le dire.

3 - PRAGMATIQUE SANCTION

3.1. Nous ferons ici mention succincte, mais fidèle nous l'espérons, d'une analyse critique dont les conclusions recourent en partie nos propres remarques. S'interrogeant sur le caractère opératoire du concept d'isotopie, A. Berrendonner (1976) le soumet à une évaluation logique qui prend pour point de départ une définition explicite de l'isotopie : est isotope une séquence tenue pour sémantiquement cohérente par un locuteur-auditeur idéal. Posé en termes logiques, le problème est de savoir à quelles conditions doivent répondre deux phrases P1 et P2 pour que la suite P1 + P2 soit reconnue comme énoncé isotope.

Pour répondre à cette interrogation, l'auteur s'inspire de réflexions syntaxiques de Ch. Bally (1946, p. 56) constatant que la simple juxtaposition de deux énoncés ne suffit pas à faire de deux phrases des coordonnées et que "dans tous les cas la coordination reprend la première phrase dans la seconde". Il s'agit donc de transposer au plan sémantique et transphrastique une loi homologue à celles qui régissent la grammaticalité.

3.2. Une première formulation de la loi d'isotopie est alors avancée qui écarte les "coqs à l'âne" : "*Deux phrases grammaticales P1 et P2 formeront un énoncé isotope P1 + P2 si et seulement si P1 affirme une proposition Π et P2 présuppose une proposition Ψ telle que $\Pi = \Psi$* " (p. 123). Une telle loi permet de rejeter comme anisotopes les suites aléatoires de phrases, la répétition tautologique d'une même phrase et les énoncés illogiques où le posé de P1 (Π) serait contradictoire au présupposé de P2 (Ψ). Mais cette règle autorise également des prédictions inacceptables. Elle admet par exemple des suites dont la réalisation serait certainement accompagnée d'un jugement d'anomalie :

*"J'ai acheté une voiture, La voiture que j'ai achetée a un double carburateur.
Le double carburateur de la voiture que j'ai achetée consomme énormément.
L'énorme consommation du double carburateur de ..."*

Elle refusera par contre d'autres séquences, parfaitement normales, pour la raison que le présupposé de P2 n'est pas exactement posé en P1. Ainsi :

"Autrefois, Népomucène jouait de l'accordéon dans les foires. Il est resté très simple"

où le présupposé / auparavant, Népomucène était très simple / n'est pas littéralement asserté. La solution retenue découle du constat que le présupposé Ψ de P2 n'est pas identique au posé Π de P1, mais qu'il en est déductible au terme d'un raisonnement du type "jouer de l'accordéon, c'est être très simple donc, auparavant, Népomucène était simple", la loi d'isotopie devient alors : "*Deux phrases grammaticales P1 et P2 formeront un énoncé isotope si et seulement si P1 affirme une proposition et P2 présuppose une proposition telle que est une inférence de*" (p. 128). Ce qui implique de définir ce que l'on appelle inférence.

3.3. Or une réponse satisfaisante s'avère impossible dans le cadre d'une linguistique de la langue (i.e. de la clôture sémantique) car "les possibilités de déduction qu'offre une phrase ne dépendent pas seulement de son contenu littéral, mais encore des conditions d'énonciation (culturelles, idéologiques, situationnelles) dans lesquelles elle est émise" (p. 129). Les objections avancées par Rastier (1987, p. 101) pour qui / simplicité / est un trait afférent socialement

normé pour *accordéon* sont recevables ; en témoigne par exemple "*le piano du pauvre se joue avec les doigts*" (L. Ferré) où "*avec les doigts*" signifie *sans façons*. Mais elles ne remettent pas en cause les conclusions de A. Berrendonner. Un savoir social dont dépend ce "trait afférent" est bien mis en jeu tout comme un savoir technique impliquant qu'une voiture comporte un moteur fait un énoncé isotope de "*J'ai acheté une nouvelle voiture. Le moteur fait 7 chevaux*".

Les inférences d'une phrase ne peuvent être calculées à partir de données sémantiques immanentes, autrement dit à partir d'une phrase, objet abstrait ; mais seulement à partir d'une "phrase engagée dans un acte de communication original conjointe à un ensemble de "premisses" extra-linguistiques qui constituent son univers d'énonciation" (p. 130). Un discours n'est pas isotope ou anisotope en soi mais dans certaines circonstances, et l'analyse de l'isotopie dépend donc de conditions réputées extra-linguistiques. Ce bilan rejoint les observations faites à propos des analyses sémémiques et implique que les approches de l'isotopie en discours usent à leur corps défendant de données a priori écartées. C'est ce que nous voulons maintenant examiner.

4 - PARLER TOILETTE

4.1. Le constat de Berrendonner - qu'il faut replacer à sa date - ne constitue pas une innovation pour la praxématique. Mais il rejoint le choix qu'elle a fait en se définissant d'emblée comme une linguistique de la parole appréhendée dans ses conditions de réalisation effectives. Et la problématique de la production de sens développée dans cette perspective nous paraît susceptible d'apporter quelques éléments de réflexion supplémentaires à une analyse critique de la notion d'isotopie.

Nous reprendrons la démarche de la *Sémantique Structurale*, là où elle s'attache à comprendre "les conditions structurelles du fonctionnement du discours" expliquant "l'unité du message saisi comme tout de signification". Elle recourt à une modélisation du sémème qui le représente constitué d'un noyau stable et de sèmes contextuels variables rendant compte de la diversité des sens d'un même lexème en discours. Par analogie avec les règles syntaxiques de l'accord ou de la rection, l'hypothèse est faite d'une redondance sémantique similaire à la redondance grammaticale. Les éléments récurrents seront d'abord définis comme bases classématiques, catégories sémiques, puis sèmes chez Rastier. L'isotopie

apparaît alors comme une sélection opérée en contexte discursif, parmi les virtualités du lexème, de catégories sémiques homologues qui confèrent au discours son homogénéité.

Nous prendrons ici rapidement note d'un débat etymologique certainement second mais qui n'est pas sans intérêt. Dans le cadre de cette atomistique du sens, il était légitime de considérer que la dénomination d'isotopie avait été déterminée par analogie avec la terminologie de la physique nucléaire. Tout comme les éléments isotopes occupent une même case dans le tableau de Mendeleïev (mêmes protons et mêmes électrons mais nombre différent de neutrons), un même lexème fournit pareillement des sémèmes distincts comportant un noyau identique et des classèmes différents. Le premier tome du dictionnaire de *Sémiotique* fait effectivement mention d'un "emprunt au domaine de la physique chimie". La réfutation par l'auteur de cette filiation homonymique (cf. Rastier, 1987, p. 87) et l'indication expresse de sa suppression dans le second volume sollicitent une autre compréhension, moins métaphorique : celle d'un même niveau, d'une même topique qui correspondrait à la seconde définition d'homogénéité. Outre l'imprécision de la notion ainsi soulignée, l'intérêt de la rectification est de signaler anecdotiquement que, même dans le métalangage, les signes ne sont pas arbitraires et découlent de motivations qui font sens.

4.2. L'illustration des variations isotopiques est dévolue à une "histoire drôle", document authentique qu'il nous faut rappeler :

"C'est une brillante soirée mondaine, très chic, avec des invités triés sur le volet. A un moment, deux convives vont prendre un peu l'air sur la terrasse :

- Ah ! fait l'un d'un ton satisfait, belle soirée, hein ? Repas magnifique ... et puis jolies toilettes, hein ?

- Ca, dit l'autre, je n'en sais rien.

- Comment ça ?

- Non, je n'y suis pas allé !"

(Point de vue, 23 févr. 1962)

L'analyse de A.J. Greimas observe l'établissement d'"un plan de signification homogène" par une première isotopie puis son éclatement dans le dialogue par l'actualisation de "toilettes" où se révèle une seconde isotopie. Le plaisir spirituel résulterait alors de cette découverte à l'intérieur d'un récit présumé homogène.

4.3. Une analyse textuelle systématique n'étant pas impérative, nous nous bornerons à repérer les productions praxémiques de sens utiles à notre propos. Le commentaire d'A.J. Greimas note la bipartition de l'histoire en récit et dialogue mais ne tire pas argument pour l'analyse de ce que l'ambivalence isotopique surgit dans la conversation. Or s'il y a contresens et échec de la communication, c'est parce que l'actualisation faite par l'auditeur n'est pas symétrique de celle réalisée par le locuteur. Les isotopies appelées à rendre compte du ratage dans le réglage du sens sont bien évidemment inscrites dans le signifiant textuel, mais elles sont d'abord des productions de sens de la parole interactive des sujets linguistiques représentés. Aussi la question n'est-elle pas de reconnaître une polysémie déjà enregistrée par le lexique, mais de comprendre les raisons du malentendu : comment deux actualisations incompatibles sont-elles ici possibles ?

A propos des éléments sémantiques constitutifs du terme connecteur des isotopies, A.J. Greimas considère qu'"on n'a pas à se demander si le formant *toilettes* qui recouvre deux sémèmes différents possède une figure sémique commune ou non" et ne dit rien des classèmes distinctifs. Or ceux-ci, sensés différencier les deux productions de sens que l'on peut gloser en *tenue de soirée* et *lieux d'aisance*, ne paraissent pas aisément repérables. Et quand U. Eco reprenant l'exemple s'y essaie, il le fait de la manière suivante :

"Le second locuteur, en tant qu'interprète du message émis par le premier, se trompe parce qu'il superpose deux scénarios, le scénario "fête" inclut sans l'ombre d'un doute les toilettes des hôtes, mais il ne pourrait en aucun cas inclure l'état des pièces destinées à l'hygiène / ... / la "fête" renvoie à un scénario de type social, l'ameublement à un scénario de type technologique. Déterminer le topic, cela signifie ici déterminer le champ sémantique afin de faire fonctionner les sélections contextuelles, le terme / toilettes / est indéniablement polysémique et il acquiert deux sens selon la disjonction entre la sélection "mode" (qui renvoie à son tour à un sème de "socialité") et à la sélection "architecture" (1979, p. 121).

Mais il ne s'agit plus de classèmes au sens greimassien et la problématique a été déplacée. Parler de "*scénario*" renvoie à des inférences et des enchaînements d'actions qui relèvent d'un extra-linguistique a priori exclu de la compréhension des classèmes et de l'isotopie.

La praxématique pousse plus loin le dépassement esquissé par ces remarques et prend l'exact contrepied du principe d'immanence. Dire de *toilettes* que ce n'est pas un signe mais un praxème, c'est dire d'abord que les programmes de sens qu'il peut ou qu'il a pu actualiser en discours ont été implicites par la

dénomination à partir d'expériences pratiques. Il suffit de se reporter au recensement lexicographique (cf. Annexe), pour constater que les sens successivement pris en charge à partir de la désignation initiale d'une toile de petites dimensions résultent d'une évolution historique de praxis porteuses des différentes significations ; emballage des marchandises dans la vente ambulante, ornementation de mobilier, emballage et utilisation des objets de parure, apprêts d'ostentation sociale, et pratiques hygiéniques. De ce paradigme construit en glossogénie, l'usage praxéogénique du français contemporain se limite à trois programmes de sens susceptibles d'être couramment actualisés :

1 - *soins de propreté, "faire sa toilette"*

2 - *cabinets d'aisance, "aller aux toilettes"*

3 - *tenue d'apparat d'une femme, "une toilette élégante"*

Le problème est donc de comprendre ce qui autorise dans la blague l'ambiguïté entre les programmes 2 et 3. On constate que les programmes de sens actualisés par les praxèmes de la première phrase se repèrent avec une remarquable adéquation dans un dictionnaire du français courant (*Le Petit Robert*, 1969) :

<i>soirée</i>	réunion mondaine ou intellectuelle qui a lieu le soir, <i>robe, tenue de soirée</i> : très habillé ; <i>tenue de soirée de rigueur</i>
<i>brillante</i>	qui sort du commun, s'impose par sa qualité ; <i>une brillante compagnie.</i>
<i>mondain</i>	relatif aux divertissements de la haute société ; <i>soirée mondaine, une vie mondaine brillante ; élégances mondaines, ce qu'il y avait de mondain dans ses habits.</i>
<i>chic</i>	de l'al. Schick, "tenue" ; <i>une toilette chic ; elle est chic</i> : bien habillée.
<i>inviter</i>	prier d'assister ; <i>inviter à une fête, un festin, un gala, une garden-party.</i>
<i>trier sur le volet</i>	choisir avec le plus grand soin, extraire du plus grand nombre ; <i>des personnes triées sur le volet</i> : d'élite.

Les récurrences sémantiques sont manifestes et l'on y reconnaît deux redondances prédominantes : une série de programmes de sens actualisés renvoie à des représentations d'une catégorie sociale privilégiée (*qui sort du commun, de la haute société, d'élite*) ; une autre à celles de pratiques vestimentaires (*très habillée ;*

élégances, habits mondains ; bien habillée, tenue de soirée ,très chic). Si les itérations sémantiques s'avèrent aussi aisément lisibles en langue normée, c'est que la phrase introductive propose une suite de clichés qui tissent la représentation conforme, la parfaite stéréotypie d'une praxis sociale que l'on pourrait appeler d'une expression de R. Barthes un "*rêve de chic*". Cette suite forme le scénario "*fête*" de U. Eco et installe un contexte conversationnel qui, pour les personnages mis en scène comme pour le lecteur, fait du réglage du sens une évidence. Au sein de la culture où l'histoire se déroule et où elle est racontée, les "*jolies toilettes*" d'une "*brillante soirée mondaine, très chic, avec des invités triés sur le volet*" sont celles que nécessairement portent les dames. Et cela d'autant plus que le propos du premier des interlocuteurs reprend, et selon toute vraisemblance en lui conservant le même réglage, le praxème *soirée* déjà actualisé dans la phrase introductive. Compréhension que confortent l'éloge du repas et le contentement affiché.

Comment alors une autre réception de *toilettes* est-elle possible ? Elle est bien sûr imputable à la sottise du second convive et à ce titre facteur de rire. Mais cela ne suffit pas. Car l'incompréhension éclate comme contresens plutôt que comme non-sens : il s'agit d'un malentendu et non d'une totale aberration. Une incohérence radicale résultant d'une totale disjonction menacerait la crédibilité de l'histoire ; il faut donc que la compréhension du second convive ait pu être induite par des éléments de la première phrase et de son contexte.

En procédant rétroactivement à partir de l'actualisation du sens *lieux d'aisance* qu'impose en français contemporain "*aller aux toilettes*", nous pouvons retrouver un autre programme de sens de repas qui n'actualise plus "*action de se nourrir plus ou moins conforme aux usages de la société*" mais "*ensemble d'aliments divers, de mets et de boissons pris en une fois*". La praxis explicitée par le praxème n'est plus alors un usage social mais façon d'assurer une fonction physiologique de sorte qu'au lieu de concerner le faste du dîner le compliment "*repas splendide*" vise l'excellence de la chère. Le contentement manifesté devient alors celui d'un homme "*satisfait*", c'est-à-dire "*repu, comblé, qui a assouvi ses désirs, ses besoins*". D'où, par inférence, l'interprétation possible par le second convive de "*l'air satisfait*" du premier que lexicalise l'euphémisme "*satisfaire ses besoins*", et qui s'avère parfaitement "*isotope*" de la seconde actualisation de *toilette*. Il y a donc bien un deuxième "scénario", non pas "architectural" mais "alimentaire-digestif". Cela confirme d'une part l'existence d'une cohérence textuelle dont l'isotopie cherche à rendre compte et, d'autre part, confirme l'impossibilité de penser la

production de cette cohérence signifiante hors d'une référence aux praxis implicites par le langage.

4.4. La relation de la production de sens à l'extra-linguistique apparaît aussi dans la "drôlerie" de l'histoire, toujours du ressort de la sémantique puisqu'établie sur un *jeu de mots*. Ainsi de la sexualisation de l'histoire : les interlocuteurs sont masculins et seules les femmes portent des toilettes. Ce qui conduit à interpréter le propos d'ouverture sur les *jolies toilettes* comme une allusion métonymique, une invite à une discussion entre hommes sur le beau sexe. L'évidence du réglage du sens de *toilettes* en est confortée et la bévue de l'auditeur accrue en même temps que les raisons d'en rire. Le texte comporte bien les éléments linguistiques nécessaires à sa finalité qui est de susciter le rire, mais le ratage du sens qui provoque celui-ci mobilise des éléments qu'il est difficile de tenir pour purement linguistiques.

Par ailleurs, le jeu de mots s'appuie sur une antanaclase mais également une antithèse, selon un procédé que le genre burlesque systématise lorsqu'il conjoint le trivial au registre élevé. Dans la mise en scène d'un extrême raffinement social, surgit l'inconvenante évocation de lieux et de contingences que la bienséance commande de taire. Sens dessus dessous et *toilettes* "cul par dessus tête" : chic et chiottes. Le dérèglement du sens opère un désordre carnavalesque qui substitue d'innommables dessous à d'avantageux dehors. L'effet comique repose sur une antinomie culturelle qui là encore dépasse le strict domaine linguistique.

Le poids de l'extra-linguistique sur la production et le réglage du sens se mesure aussi par défaut. La typologie textuelle de la blague offre le plus souvent un récit sans ancrage précis dans le temps et l'espace et postule un énonciateur et un énonciataire idéaux. Cette neutralisation de références concrètes ne constitue pas un obstacle à la saisie du jeu de mots, mais en limite par contre l'interprétation.

Nous avons pu vérifier que l'histoire drôle est l'objet d'une double réception. Pour les uns la bévue, réelle, ridiculise un Autre selon deux explications contraires. Il peut s'agir de la raillerie d'un sot, d'une satire sociotypique du parvenu alors vu "de haut". Mais il peut aussi s'agir d'une personne de la haute société révélant sa stupidité. La moquerie alors s'inverse dans une déchéance vue "d'en bas" qui apparaît comme une vindicte sociale dont les privilégiés font les

frais. Pour d'autres, la bévue est feinte et le second personnage joue en connaissance de cause avec les mots. Il s'agit dans ce cas d'une plaisanterie du Même pour lui-même ; des gens du monde s'adonnent au plaisir d'une connivence spirituelle en se jouant des polysémies lexicales. Des informations complémentaires sur la publication d'où le récit est tiré, sur son public et le type de blagues habituellement proposé permettraient sans doute d'assigner une plus grande probabilité à l'une de ces lectures. En l'état, l'histoire reste indécidable et les interprétations ne peuvent être avancées qu'en complétant les données textuelles par l'hypothèse de contextes possibles. Le constat est donc reconduit d'une cohérence qui n'est pas immanence mais élaboration par un sujet linguistique à partir d'outils linguistiques référés à des éléments extra-linguistiques.

5 . BILAN PROVISOIRE

Il nous semble possible, à ce stade de notre réflexion, de retenir quelques enseignements.

1 . La notion d'isotopie avancée par A.J. Greimas repère un phénomène effectif de réglage du sens en langage qui contribue à la cohérence du discours.

2 . Ce phénomène, qu'il convient de saisir non pas au niveau phrastique mais discursif, ne peut être appréhendé dans le respect d'une problématique de l'immanence du sens. Et son approche dans le cadre structuraliste s'avère en fait prendre subrepticement en compte des éléments extra-linguistiques.

3 . L'actualisation des praxèmes où se réalise le réglage isotopique du discours opère une sélection parmi les programmes de sens implicites en potentialité dans la langue. Ce travail par les sujets linguistiques, à l'émission comme à la réception, impose de tenir compte de l'ensemble des conditions de production et des praxis sur lesquelles est appuyée l'élaboration du sens. Ce qui appelle un affinement des notions de *programme de sens* et de *règle de non-contradiction pratique* avancées par la praxématique.

NOTES

(1) Dictionnaire de Langue consultés : *Le Robert*, 1988 et *Le lexis*, Larousse 1975.

(2) Dictionnaires linguistiques : A. Martinet, *La linguistique, Guide alphabétique*, Denoël, 1969, O. Ducrot, T. Todorov, *Dictionnaire encyclopédique des Sciences du Langage*, Le Seuil, 1972 ; B. Pottier, *Le Langage*, CEPL, 1973 ; J. Dubois, *Dictionnaire de Linguistique*, Larousse, 1974 ; G. Mounin, *Dictionnaire de la linguistique*, PUF, 1974.

ANNEXE

<i>toilette</i>	1352	diminutif de toile < tela, der. texere	
a	16e s.	petite toile	praxème dense praxis manipulatrice
b	"	pièce de toile dans laquelle certains marchands enveloppent leur marchandise. <i>marchande à la toilette, plier la toilette</i>	spécification manipulatrice praxis sociale vente ambulante
c	"	morceau de linge orné étendu sur un meuble	spécification praxis ornementale et domestique
d	"	morceau de linge servant à plier les ustensiles servant à la parure	spécification praxis d'emballage d'objets particuliers
e	fin 16e s.	ensemble des ustensiles servant à la parure meuble sur lequel on place ces objets <i>une toilette avec tiroirs</i>	métonymie contenant / contenu métonymie contiguïté
f	17e s.	action de se préparer, de s'apprêter pour paraître en public (se peigner, se farder, se parfumer, s'habiller) ; <i>table, produits de toilette, toilette des condamnés</i>	métonymie ustensiles / action praxis man. et sociale
g	fin 18e s.	l'habillement, la manière dont une femme est vêtue et apprêtée <i>toilette de bal, être en grande toilette</i>	métonymie action / résultat praxis man. et sociale
h	"	<i>cabinet de toilette</i> , pièce aménagée pour la toilette	métonymie action / lieu praxis man. et sociale
i	"	pour cabinet d'aisances <i>aller aux toilettes</i>	euphémisme spécification praxis man. et sociale
j	19e s.	soins de propreté du corps <i>faire sa toilette avant de s'habiller, eau savon de toilette.</i>	spécification praxis hygiénique man. et sociale

BIBLIOGRAPHIE

- ARRIVE M. 1973 *Pour une théorie des textes polyisotopiques*, Langages 31, Paris, Larousse, pp. 53-63.
- BERRENDONNER A. 1976 *De quelques aspects logiques de l'isotopie*, Linguistique et sémiologie, I, Lyon
- CHARAUDEAU P. 1978 *Les conditions linguistiques d'une analyse de discours*, thèse, Lille III.
- ECO U. 1979 *Lector in fabula*, ed. frse, Grasset, 1989, p. 117-129.
- GREIMAS A.J. 1966 *Sémantique structurale*, Paris, Larousse.
1970 *Du sens*, Paris, Le Seuil.
1972 *Pour une théorie du discours poétique*, Essais de sémiotique poétique, Paris, Larousse, 1972, pp. 6-24.
- GREIMAS A.J. et COURTÉS J. 1979 *Sémiotique, dictionnaire de la théorie du langage*, T.I., Paris, Hachette.
1986 id., T. II, Paris, Hachette.
- KERBRAT-ORECCHIONI C. 1976 *Problématique de l'isotopie*, Linguistique et sémiologie, I, Lyon, pp. 11-33.
1977 *La connotation*, PUL, Lyon.
- KLINKENBERGER J.M. 1973 *Le concept d'isotopie en sémantique et en sémiologie littéraire*, Paris, Le Français Moderne, juillet, pp. 285-290.
- LAFONT R. 1978 *Le travail et la langue*, Paris, Flammarion.
- LERAT P. 1973 *Sémantique descriptive*, Hachette.
- MIGNOT X. 1988 *Les mots ont-ils un sens ?*, Bulletin de la Société de Linguistique de Paris, T. LXXXIII, pp. 21-39.
- POTTIER B. 1974 *Vers une sémantique moderne*, Travaux de linguistique et de littérature, II, 1, Strasbourg, Klincksieck, pp. 107-137.
1987 *Théorie et analyse linguistique*, Paris, Hachette.
- RASTIER F. 1972 *Systématique des isotopies*, Essais de sémiotique poétique, Paris, Larousse, pp. 80-106.
1987 *Sémantique interprétative*, Paris, PUF.
- SIBLOT P. 1988 *Sémiotique et praxématique. L'analyse du sens entre idéalisme et matérialisme*, Cahiers de Praxématique 10, Montpellier, pp. 73-89.

LENGAS
REVUE DE SOCIOLINGUISTIQUE
13^{ème} année - N° 25 - 1989

SOMMAIRE

- Jean Marie MARCONOT, Présentation	7
- Robert LAFONT, Trente ans de sociolinguistique occitane (sauvage ou institutionnelle)	13
- Philippe GARDY, L'occitan au miroir de la sociolinguistique : vingt ans après... (1968-1988)	27
- Philippe MARTEL, L'impossible politique linguistique occita- niste	51
- Gabriela BERKENBUSCH, Conscience linguistique en Cata- logne : comparaison de structures argumentatives hier et aujourd'hui... ..	71
- Peter CICHON, L'occitan et le platt à l'école : quelques réflexions comparatives... ..	87
- Jean-Michel ELOY, Itinéraire : recherche d'un parler hon- teux à Amiens	101
- Jean-Marie MARCONOT, Récit oraux dans un quartier péri- phérique : leur langue et leur rhétorique	117
- Jakob WÜEST, L'analyse des langues parlées en Occitanie. Aspects linguistiques et aspects discursifs	135
- Patric SAUZET, Dotze tèsis sus la nòrma e l'estandard	157

*

- Henri BOYER, Usages propagandistes de l'occitan écrit en contexte urbain (XIX ^e - XX ^e siècles)	163
- Françoise JOUANNA, Linguistique et politique au Brésil	181
- Comptes rendus (Peter CICHON, Liliane DULAC, Robert LAFONT)	189